

## UNE CHASSE AU MANUSCRIT

Nos librairies regorgent de livres exposant des sagesse orientales, des philosophies antiques ou des doctrines plus ou moins secrètes. Vous en connaissez les titres : *Les Grands Initiés ; Bêtes, Hommes et Dieux ; A l'Ombre des Monastères tibétains*, etc...

Collégien, puis étudiant tourné vers les sciences exactes, je ne m'intéressais guère aux connaissances autres que scientifiques. Et cependant de tels livres me sont constamment tombés entre les mains. Un camarade me prêtait un volume. Une tante bien intentionnée m'en donnait un autre à un anniversaire ; ou bien même, empruntant un ouvrage en bibliothèque, j'y retrouvais sous un titre historique ou géologique un exposé de ces idées.

J'ai dévoré ces livres avec l'appétit d'un collégien ; un, puis deux, puis dix. Avant dix-huit ans je m'étais introduit dans une société théosophique et j'avais visité le haut lieu de l'anthroposophie à Dornach.

Cette littérature, assurément, remue un monde d'idées passionnantes. Elle remet en cause une foule de questions que notre ère machiniste et utilitariste ignore trop facilement. Elle pousse loin ses enquêtes dans les religions spiritualistes, en particulier dans celles de l'Égypte, de la Grèce, de l'Inde

et de l'Asie Centrale, qui sont restées enrobées de mystère. Elle explique la portée de divers enseignements ésotériques — mystères d'Eleusis, culte d'Osiris, sagesse et mystiques d'un Orient lointain et méconnu. Elle montre comment les religions à mystères communiquent une connaissance qui aboutit à la victoire sur la mort.

Cette littérature se penche aussi sur des aspects de l'action et de la perception qui échappent à la connaissance ordinaire, en étudiant la magie antique et le spiritisme moderne. Les théosophes, en particulier, ont été souvent des médiums renommés pour leurs contacts avec des forces surnaturelles.

La connaissance est décrite dans ces livres comme un don divin, une sorte d'illumination mystique, impartie à l'auditeur croyant qui accepte de se livrer à une vision extatique. Toujours placé dans la perspective d'un salut, l'enseignement porte sur l'homme et sur l'univers entier. Pour connaître le « moi », il faut essentiellement accepter l'histoire tragique de l'âme qui, venue du monde de la lumière, est plongée dans la matière, mais aspire à retourner à cette lumière.

Dans la vision mystique, le croyant prend conscience qu'il n'y a pas d'opposition irréductible entre le « moi » et l'« autre », entre l'interne et l'externe, entre l'homme et le monde, et à percevoir que « je suis toi ». Un pas encore et on arrive aux identités suprêmes : Je suis le monde ; le monde est Dieu ; je suis Dieu. Dieu, ainsi « vu », est le tout, le plus haut concept. C'est en même temps l'indéterminé et le néant.

L'exposé le plus saisissant de ces doctrines est certainement la fresque grandiose dans laquelle Edouard Schuré fait revivre les grands sages et fondateurs de religions du monde : Moïse, Pythagore, Buddha, Jésus, Mahomet, pour montrer chez eux des parentés d'expressions, de vie, d'esprit parfois. Son but — et celui des auteurs de la même tendance — est de dégager des constantes d'inspiration par où se

rejoignent les grandes religions, dans une unité fondamentale qui déborde les définitions, les limitations, les petites des intolérants, philosophes ou prêtres. Il s'agit pour eux d'ouvrir généreusement les portes à l'esprit, d'où qu'il vienne, quel qu'il soit, pour atteindre dans le domaine de la pensée ce que Newton a exprimé en astronomie et Einstein en physique : une unité logique et saisissable.

Mais si l'on affirme cette unité entre des fondateurs de religions aussi éloignés les uns des autres dans l'espace et le temps, on est amené à reconsidérer la position même du Christ. Jésus n'est pas apparu le premier dans l'histoire. Il faut donc envisager une continuité historique et spirituelle à laquelle il se rattacherait, commençant avant lui, continuant après. Schopenhauer déjà s'étonnait des concordances souvent précises entre la morale du christianisme et d'autres morales, celle du bouddhisme en particulier. Il entrevoyait la possibilité que cette morale, comme aussi l'idée d'un dieu devenu homme, eût pris son origine en Inde et fût venue de là par l'Égypte jusqu'en Judée, « en sorte que, ajoute-t-il, le christianisme serait le reflet d'une lumière de l'Inde tombée des ruines de l'Égypte sur le sol juif ».

Le christianisme, un reflet ? — Ce que Schopenhauer envisageait comme une hypothèse, les divers syncrétismes modernes l'affirment sans hésiter. C'est en somme à quoi aboutissent des tendances aussi diverses au départ que le maçonnisme, la théosophie de Mmes Blavatsky et Besant, et même les doctrines de quelques sociétés ou Samaj fondées par des philosophes hindous comme Radhakrishna. Mais comment le chrétien accepterait-il de telles conséquences ? Puis-je considérer que le Christ soit un homme parmi d'autres ? Que son incarnation soit une idée reflétant les *avatar* de la mythologie hindoue ? Que son Évangile soit un « réchauffé » ?

A de telles affirmations, les disciples du Christ ont toujours opposé un *non* catégorique. Il n'y a pas d'autre réponse à faire, quand la foi est en cause. Affirme-t-on avoir pénétré les arcanes des religions à mystères et des traditions secrètes de l'antiquité ? Je n'ai pas de raison d'en douter. Déclare-t-on que les magiciens et les médiums côtoient des forces occultes ? Il semble bien en effet que des phénomènes échappent à notre entendement et au contrôle des sciences exactes. Pense-t-on que l'opposition entre *moi* et *toi* se résout dans le domaine de l'âme ? Peut-être, si nous nous mettons d'accord sur ce terme d'âme. Souligne-t-on que la morale chrétienne et la morale bouddhique offrent des ressemblances frappantes ? Même cela, je serai prêt à le concéder sous certaines réserves. Mais toutes ces choses n'appartiennent qu'à des domaines secondaires, où l'interprétation et même le goût ont une grande part. La foi chrétienne, elle, affirme avec certitude que la personne du Christ est unique. Elle se refuse à la considérer comme dépendante de toute autre personne que de Dieu. La certitude chrétienne est irréductible quand elle affirme que Christ est Dieu et homme à la fois, seul de son genre et loin au-dessus de n'importe quel philosophe, de n'importe quel système métaphysique ou moral.

On devine assez aisément les motifs qui ont pu pousser des penseurs à accepter ces thèmes de l'unité foncière des religions et de leurs fondateurs. Quelques-uns d'entre eux sont ce que nous pourrions appeler des syncrétistes purs. Ils ne peuvent accepter aucune doctrine particulière, mais ils les respectent toutes également. Ils ont donc mélangé (c'est le sens du mot syncrétisme) des éléments intéressants puisés de droite et de gauche dans les principales religions du monde entier. Leur démarche, passionnante du point de vue de l'histoire des religions, rappelle sous bien des rapports l'éclectisme d'Auguste Comte. Mais on sait que tout l'effort de Comte n'a pu aboutir qu'à la plus stérile des philosophies.

Les autres syncrétistes — les plus nombreux — semblent être en réaction contre l'Eglise. N'ayant pu se résoudre à reconnaître la divinité du Christ et le sens de son sacrifice, ils ont cherché à en faire l'économie. Ils s'évadent vers d'autres religions, moins coûteuses parce que leurs fondateurs et leurs prophètes n'ont pas les prétentions uniques du Christ. Ils se persuadent que ces religions — mystères, gnoses, hindouisme, bouddhisme — sont également valables et réductibles avec le christianisme à un dénominateur commun.

Et c'est bien d'une *réduction* qu'il s'agit. Car je suis toujours plus certain qu'un bouddhiste ne manquerait pas de dire combien son système est réduit, mutilé par ce syncrétisme qui, en fait, n'accepte pas les « quatre vérités » formant la base cohérente du bouddhisme. Le chrétien de même sent combien sa religion est réduite, quand on lui propose un messie inspiré par un esprit divin en lieu et place de Jésus de Nazareth, incarnation de Dieu. En dépit d'intentions qui se veulent libérales, cette façon d'aligner Jésus-Christ sur d'autres, sur des hommes, de faire de lui un grand yogi ou un petit buddha, ressemble au supplice du lit de Procuste. Le Christ y est amputé de tout ce qui dépasse en lui la taille humaine.

Les syncrétistes avancent pourtant des arguments de poids. Une de leurs prétentions les plus impressionnantes comme aussi des plus malaisées à discuter est qu'ils sont les dépositaires de traditions millénaires et sacrées, dont certaines ont été transmises oralement par des prêtres dans la pénombre des temples antiques, dont d'autres sont pieusement conservées dans la poussière des livres de quelque monastère médiéval. C'est ainsi que Mme Blavatsky assurait être en communion, par la pensée, avec les Grands Maîtres du Tibet. Si l'on a pu prouver sa mauvaise foi, il existe d'autres affirmations troublantes. Certaines traditions, surtout, tendent à montrer que Jésus a bénéficié de la sagesse orientale et de ses ensei-

gnements ésotériques. Quel bouleversement pour nous, si cela était ! N'est-il pas de première importance d'en avoir le cœur net ?...

Une aventure inattendue m'a mis sur le chemin d'une vérification de cette importance.

C'était en fin d'après-midi, un de ces jours de novembre où le soleil trop bas, trop pâle, n'a pas réussi à tiédir l'air et où on sent que l'hiver s'est glissé dans la vallée sans avertir. Je rentrais à Leh au trot monotone et pénible d'un mauvais cheval. Durant cette année 1954 j'avais parcouru le pays en tous sens, marché, trotté, grimpé aussi, et j'étais content de voir tomber l'hiver et finir les voyages. Enfin je pouvais rentrer à la maison pour étudier et écrire, pour jouer aussi avec un garçon qui commençait à parler et une fillette qui commençait à sourire...

En attachant ma bête sous l'avant-toit, j'aperçus une silhouette barbue se promenant au fond du jardin. Un étranger ? Il était habillé de la longue robe des Ladaques, mais ne la portait pas avec l'aisance et la noblesse de ceux qui y sont habitués. Et par-dessous cette robe rouge semblait en dépasser une autre, jaune ou safran. Un moine bouddhique ?

Ma femme m'apprend qu'il s'agit d'un moine itinérant, un sadhu.

— Arrivé ?

— Hier. Il loge chez Paljor et mange chez Ts'etan-P'untsok ou ailleurs.

— D'où vient-il ?

— Du Bengale. Mais il parle urdu et anglais.

— Il se promène ?

— Non. Il essaie de reconstituer un voyage qu'aurait fait le Christ en Inde et dans l'Himalaya. Il m'a rapidement

dit une histoire embrouillée sur des documents qui prouvaient la visite de Jésus ici.

J'ai déjà entendu quelque chose de ce genre. Des officiers m'ont signalé qu'en Inde des gens croient à ce voyage du Christ. On montre quelques endroits où il se serait arrêté, et même son tombeau. Je n'y ai jamais attaché d'importance. Mais pour qu'un sadhu vienne du Bengale au Cachemire, et réussisse à entrer dans cette zone interdite du Ladak, il faut plus que des suppositions.

En compagnie de Paljor, de Ts'etan-P'untsok et de Gergan, allons rendre visite au moine ! Son hôte lui a donné une chambre luxueuse à plancher de bois, avec des coussins pour s'asseoir, une table basse décorée et même une lampe à pétrole. Mais emmitouflé dans une couverture, l'homme a de la peine à s'habituer à la température de l'Himalaya. Il s'appelle Huldar, et semble dans la cinquantaine. Des traits fins, et un accent anglais beaucoup moins raboteux que celui de la plupart des Indiens : c'est sûrement un homme éduqué, raffiné même. Je le questionne sur son voyage et ses raisons.

Ses raisons ? Un livre paru au Bengale et en bengalais, dans lequel un hindou raconte son voyage touristique au Ladak. Dans un couvent du Ladak les moines lui ont montré un manuscrit décrivant les années d'études passées en Inde et dans l'Himalaya par le prophète Issa. Or Issa n'est autre que la forme islamique du nom de Jésus.

L'histoire me fait d'abord sourire. Décidément l'Orient est la direction que prennent toutes les légendes fumeuses et saugrenues. Tout ce qui revêt un air religieux, tout ce qui s'appelle mystique s'y réfugie. Là, l'éloignement et le soleil lui prêtent vie.

Mais Huldar n'est ni mystique, ni rêveur. C'est un homme intelligent et qui réfléchit. Il cherche. Il a dressé la liste de tous les endroits auxquels se rattache une tradition

sur la venue du Christ en Inde. Le Ladak est l'avant-dernier sur sa liste, et il a visité tous les précédents. Chaque fois jusqu'à maintenant, ses recherches ont eu un résultat négatif : ou bien la tradition était inconnue au lieu même où on la rattachait ; ou bien le monument qu'on lui désignait comme un témoignage du passage du Christ se trouvait être comparativement moderne ; ou bien l'inscription où on voulait lui faire lire le nom de Jésus se révélait à l'étude parler de tout autre chose.

Au Ladak l'affaire est autrement importante. Il ne s'agit pas d'une vague rumeur difficile à capter, mais d'un livre entier, dont l'auteur est un sage hindou connu, qui a sa photo en frontispice. Il cite des dates, des faits précis ; surtout il fait état d'un manuscrit tibétain très ancien.

Huldar a apporté le livre bengalais. Il nous en fait un résumé et traduit mot à mot les passages importants ; nous l'arrêtons sur le sens précis et les implications de certaines expressions ; nous notons les dates, les détails concrets. Le livre n'a été publié que tout récemment, mais le voyage de l'auteur remonte à trente ans. Il était venu de Srinagar à Leh pour admirer le pays, puis avait visité le grand couvent de Hemis. C'est là que, par hasard semble-t-il, les moines lui parlèrent de ce précieux manuscrit et le lui montrèrent ; c'était un petit livre dont les feuilles étaient peintes au safran (couleur sacrée), formant une copie dont l'original était à Lhasa. Ce texte tibétain affirmait que Jésus était venu en Inde comme jeune homme et avait étudié et assimilé le brahmanisme et le bouddhisme, puis était retourné en Palestine pour y proclamer la connaissance et les enseignements reçus des sages orientaux. Les Juifs le tenaient en général en haute estime et le lui montrèrent, mais Pilate le crucifia.

Huldar est venu pour enquêter :

— Connaissez-vous cette histoire ? nous demande-t-il.

- Vaguement, par des gens venus de l'Inde.
- Aucun habitant d'ici, aucun moine ne vous en a parlé ?
- Non, personne.
- Connaissez-vous ce couvent de Hemis ?
- C'est le principal couvent du Ladak.
- Peut-on le visiter ?
- Bien sûr. C'est tout près, à six heures de cheval.
- Allons-y après-demain. Vous venez avec moi, n'est-ce pas ?

Il sait ce qu'il se veut, Monsieur Huldar ! Je rentre chez moi la tête pleine. Finie la lassitude des chemins sablonneux. Fini le désir d'enfiler mes pantoufles ! Il faut tirer cette affaire au clair. Il faut que j'aille à Hemis chasser ce manuscrit !

Le voyage est simple : nous l'avons fait dix fois. Mais son but est plus délicat : nous voulons fouiller jusque dans ses recoins une bibliothèque que personne n'a jamais explorée. Les moines pourraient en prendre ombrage et, sous un prétexte ou un autre, nous fermer leur porte au nez. N'oublions pas que la bibliothèque d'un couvent tibétain n'est pas faite pour être consultée. C'est une collection de livres qui forment un trésor financier mais aussi un capital religieux, ou une des échelles du paradis. Les Tibétains ont poussé le respect du livre sacré au point qu'ils attachent une vertu à la seule possession d'un tel livre. Aussi est-ce faire œuvre pie, méritoire même, que d'accumuler livre sur livre. Les moines tibétains sont bien les collectionneurs les plus avides que je connaisse : jamais ils n'envisageront de donner ou de vendre un livre ; ils ne le prêteront même qu'avec réticence. Que des chrétiens veuillent examiner tous les livres d'un couvent, voilà bien de quoi attirer les soupçons.

Avec certains couvents nous sommes irrémédiablement brouillés : animosités personnelles, querelles pour des questions de terrains, conflits plus graves aussi. Heureusement avec Hemis nous sommes en bons termes. Dans la petite politique locale nous nous lançons parfois des coups d'œil de compères. Ts'etan-P'untsok était un ami personnel de l'abbé récemment décédé ; le professeur et le trésorier du couvent nous sont favorables et ont été jusqu'à s'abonner ouvertement au journal religieux que nous publions ; plusieurs moines sont de bonnes connaissances, tout s'annonce bien. Pour mettre toutes les chances de notre côté, nous allons encore rendre visite au conseiller légal du couvent, un laïc de nos voisins. Il est assez intelligent et ouvert aux questions religieuses pour se rendre compte de l'importance prodigieuse qu'aurait la publication du manuscrit que nous cherchons. Et il est assez rusé pour imaginer un aspect de la question que nous lui suggérons à demi-mots : la célébrité et la richesse que gagnerait son couvent à pareille découverte... Il se décide bientôt à nous accompagner pour prévenir les réticences possibles des moines.

C'est toute une petite troupe qui parcourt la plaine de sable au trot et à l'amble. Huldar est en tête, très noble dans ses robes de safran, avec sa barbe et ses longs cheveux d'apôtre flottant sous un chapeau de laine qu'on lui a prêté pour affronter l'air piquant de novembre. Pourtant il n'est pas un cavalier endurci et il a tendance à laisser sa monture marcher au pas. Je chevauche à côté de lui, moitié pour lui faire la conversation, moitié pour allonger à son insu de petits coups de cravache à son cheval... Derrière viennent Ts'etan-P'untsok et son beau-frère Gergan, qui discutent passionnément des chances que nous avons de trouver ce fameux manuscrit. Ils entrevoient aussi la découverte de chroniques locales intéressantes ; ne faut-il pas mettre à profit cette occasion unique de fourrer notre nez dans la bibliothèque

la plus riche du pays ? Gergan en particulier possède déjà un nombre impressionnant de documents sur l'histoire du Ladak, et il compte bien compléter certaines données durant notre recherche. La cavalcade est fermée par Paljor et le conseiller légal, suivis de deux cuisiniers-palefreniers.

Au couvent de Hemis nous sommes reçus avec solennité. Je ne suis venu ici qu'en été, pour des fêtes chatoyantes. Aujourd'hui, l'austérité du lieu me frappe : les immenses bâtisses vides et désolées, les moines silencieux, le cirque de rochers aux bancs de poudingue arrondis et écrasants, la lumière de l'arrière-automne, c'est le Tibet dans sa dureté et son hermétisme. Le ciel est sans nuage, mais d'un bleu lointain, comme j'imagine que sont les yeux de lapis-lazuli des colosses égyptiens. Les sommets sont mal poudrés d'un peu de blanc qui accuse encore les rides, les sillons, les plis de ces montagnes trop sèches et anguleuses. Le cirque de Hemis est parsemé d'églantiers, mais les buissons, à cette saison, ne sont que nœuds et contorsions. Le soleil n'atteint plus le fond de la gorge, et derrière le balai des peupliers le couvent dresse ses murs trop grands percés de lucarnes trop petites.

Nous présentons aux chefs du couvent nos hommages et les cadeaux traditionnels — une écharpe blanche et une assiette d'abricots secs. Mais nous sommes inquiets. Verront-ils d'un bon œil cette invasion de chrétiens à la recherche d'un livre ? Nous essayons de déceler leurs sentiments derrière les paroles, dans les gestes et les voix. Mais non, ils sont polis, cordiaux. Ils semblent même honorés de notre visite. C'est qu'un homme comme Huldar, un sadhu qui a tout sacrifié pour vivre son idéal religieux, commande le respect et fascine les Orientaux. Même ces prêtres tibétains ne peuvent que s'incliner, car ils sont bien loin d'avoir tous renoncé à famille, confort, ou communauté.

Nous leur expliquons longuement le but de notre visite. Huldar fait de ses recherches un récit que nous traduisons

phrase après phrase : un lama ne daigne pas connaître une autre langue que le tibétain. Puis Ts'etan-P'untsok se lance dans un vaste discours sur les points de ressemblance entre la morale bouddhique et la morale chrétienne. Le conseiller légal explique l'intérêt qu'il y aurait à trouver ce manuscrit. Chacun y va de son petit morceau. Les moines s'étonnent, ne comprennent pas, posent des questions. Enfin l'heure vient d'affronter l'obstacle :

— Nous permettez-vous de chercher ce livre dans tout le couvent ?

— Bien sûr.

Ouf ! La nuit est tombée, la fouille commencera demain, mais elle aura lieu ! Un novice nous conduit à deux salles où nous pourrions cuisiner et dormir.

Nous passons une longue veillée autour d'une lampe à huile, questionnant Huldar sur sa vie et ses expériences. Fils d'une grande famille du Bengale, il était promis à une longue et honorable carrière dans l'administration. Comme le mandarinat en Chine, le fonctionariat est en Inde l'ambition et le bonheur de tout homme intelligent. Mais, chrétien convaincu, il a senti voilà une vingtaine d'années la vocation de mettre sa foi à l'épreuve pour lui et pour son entourage, en renonçant à la vie stable et assurée qui s'ouvrait devant lui et en prenant le bâton du moine mendiant. Il n'a pas fait vœu de pauvreté, comme en témoignent les pierreries de la croix qu'il porte sur la poitrine, ou même sa montre et son stylo. Mais il s'est promis de ne s'attacher à aucun lieu ni par aucun lien pour être mieux à même d'entendre le Saint-Esprit et de se laisser guider par lui.

— Pourquoi ce bijou ?

— Il y a en Inde des milliers de moines itinérants, de sadhu. Ils portent comme moi le bâton et les sandales du pèlerin, la robe de safran de l'homme à part, et les cheveux longs de celui qui ne s'attache à aucune femme. Je suis Indien comme eux et je porte leur habit pour exprimer que je suis un des leurs, que les formes religieuses et les symboles de l'Inde sont mon héritage aussi. Eux sont des membres de la religion hindoue. Moi, mon seul joyau est la croix du Christ, et je la porte sur la poitrine, par-dessus ma robe, pour que tout le monde la voie.

Huldar a toujours présent devant les yeux le souvenir d'un des chrétiens indiens les plus marquants : le sadhu Sundar Singh. Certainement cet exemple lumineux l'a inspiré dans le choix de sa vie, et l'a aidé au long du chemin rocaillieux qu'il s'est fixé. Son premier but a été de suivre Sundar Singh dans son pèlerinage aux lieux où Jésus a vécu. Et quand il a pu, lui aussi, toucher la Terre Sainte, voir Jérusalem et prier à Golgotha, il a senti que sa vie avait atteint son sommet. Longtemps il nous raconte son voyage par la Perse et la Mésopotamie, et il nous décrit par le menu les villages et la campagne de Palestine. Il parle avec une simplicité admirable, comme un pur poète, et le charme de son évocation nous transporte par-dessus l'Himalaya, de désert en désert jusqu'à cette Terre de la Promesse.

Fidèle à l'esprit de Sundar Singh, Huldar ne veut se cantonner dans aucune Eglise. Il n'est ni réformé, ni luthérien, ni anglican. Il a même une certaine méfiance pour les Eglises importées de l'Occident et dépendantes des Occidentaux. Il est chrétien et Indien, et c'est tout. Pourtant l'an dernier, quand le métropolitain de l'Eglise anglicane lui signala ce livre parlant du voyage du Christ en Inde et lui suggéra de l'étudier, il fit preuve de cette disponibilité admirable d'un vrai sadhu détaché des obligations terrestres : il accepta la suggestion de l'Anglais et se consacra entièrement à cette

recherche historique. Elle le conduisit dans les recoins les plus divers du pays. Elle l'a amené jusque dans ce couvent de lama et de magiciens.

La recherche s'organise méthodiquement. Nous sommes venus pour plusieurs jours et nous ne voulons pas laisser place au hasard ou à la négligence. Il faut d'abord faire une liste de tous les endroits où sont conservés des livres. En plus des trois bibliothèques importantes du couvent il y a de petits dépôts dans des chapelles et des cellules de divers côtés, même dans un ermitage à une heure de marche.

Le professeur du couvent possède des catalogues. Ces listes ne sont sûrement pas complètes, mais Ts'etan-P'untsok les lit soigneusement. Il est parmi nous celui qui connaît le mieux la littérature tibétaine, et il peut classer la plupart des livres d'un coup d'œil. Il semble même éprouver un plaisir raffiné à voir défiler devant ses grosses lunettes tous ces titres rébarbatifs.

Paljor et le conseiller du couvent prennent l'un après l'autre tous les livres imprimés. Ce sont de beaucoup les plus nombreux. Ce que nous cherchons n'appartient pas à cette catégorie puisque c'est un manuscrit. Mais les livres tibétains, jamais reliés, sont faits de feuilles volantes et il peut arriver qu'un manuscrit s'égaré parmi des imprimés. Par précaution tous les livres sont contrôlés.

L'intérieur du couvent est trop froid et venteux pour y travailler immobile. Gergan et moi prenons une brassée de manuscrits et allons nous installer au soleil, sur un toit. Notre travail est le plus lent, le plus intéressant aussi : il s'agit de jeter un coup d'œil sur chaque feuille pour voir si elle traite de l'histoire du prophète Issa. Une page après l'autre passe entre nos doigts. L'écriture en est le plus souvent régu-

lière, souvent élégante, très belle même. Parfois pourtant les lignes sont confuses, et nous plissons le nez ou le front dans un effort de déchiffrage. Les heures passent. Ici et là nous échangeons une réflexion, notons un renseignement historique ou une expression grammaticalement intéressante. De temps en temps un novice vient nous servir une tasse de thé au beurre.

— Oh, regardez !

— Quoi ? L'avez-vous trouvé ?

— Non, mais voyez ce livre précieux ! Un livre en or !

Une splendeur. C'est un texte calligraphié à la poudre d'or sur du papier indigo. Les lettres sont grandes — près de deux centimètres de hauteur — d'une régularité impeccable. Quant à la page de titre, elle est écrite avec des perles minuscules juxtaposées et collées sur le papier. Nous admirons, nous photographions.

Huldar passe lentement d'un groupe à l'autre. Il ne sait pas le tibétain et ne peut participer directement aux recherches. Mais il nous regarde faire, surveille les moines qui nous accompagnent et nous aident, pose parfois une question ou nous recommande de ne rien laisser échapper. N'est-il pas anxieux, impatient de trouver ? L'impatience n'a guère de prise sur un sadhu. Il donne au contraire l'impression d'une parfaite aisance. Depuis longtemps, il a vécu et œuvré pour cette recherche. Il l'a voulue.

Est-il calme en vertu de ce fameux fatalisme qu'on veut toujours attribuer aux Orientaux ? Non, il a plutôt cette rare faculté de se laisser entièrement absorber par le travail en cours. Je ne peux m'empêcher de supputer les chances qui nous restent de découvrir le texte dans les piles de livres de plus en plus réduites ; j'imagine les conséquences d'un résultat positif de notre fouille. Huldar, lui, ne semble rien voir d'autre qu'une page à la fois, et ne se poser qu'une question : cette page-ci mentionne-t-elle le prophète Issa ? Il me rap-

pelle ces grimpeurs qui, même en escaladant les plus hautes fissures, restent calmes et ne voient pas le vide tant l'action les empoigne.

Toutes les cellules, toutes les chapelles nous sont ouvertes. Le manuscrit du prophète Issa est introuvable. Seul reste un buffet de bois précieux, cadencé et scellé. Chacun lève le sourcil :

— Y a-t-il des livres là-dedans ?

— Probablement.

— Pourquoi la porte est-elle scellée ?

— Il y a là des objets appartenant au Buddha incarné qui dirige le couvent. L'Incarnation précédente a fermé le buffet et le Buddha actuel ne l'a pas encore ouvert.

Enfin nous y sommes ! Notre recherche, d'abord complexe, diffuse, s'est rétrécie d'heure en heure ; les tas de livres ont été dépouillés et écartés, et nous nous trouvons en face de cette dernière porte — close — derrière laquelle le haut dignitaire a gardé son trésor.

Le grand-prêtre — un garçon de quinze ans — se trouve dans un autre de ses couvents, à des heures d'ici. Le conseiller légal saute en selle. L'impatience m'a saisi. J'essaie de me distraire en notant les dates de la chronique du couvent, puis en admirant les vieilles fresques du temple. Rien n'y fait, mon œil retourne à cette porte sculptée et scellée. Enfin Ts'etan-P'untsok extrait un petit échiquier de ses fontes. Nous jouons, avec rage d'abord, puis avec passion, jusqu'à la dernière bougie.

Le lendemain à midi notre cavalier rapporte le trousseau de clés et l'autorisation de fouiller le buffet en présence du trésorier. Nouveau dépouillement de feuilles jaunies. Des *Oh!* et des *Ah!* fusent parmi les lecteurs. Le vieux prêtre était un fin lettré et sa petite collection privée contient autant de trésors que les trois bibliothèques du couvent.

Mais le nouvel Evangile n'est pas là !

Au fond... je le savais...

Après cinq jours de recherche il ne nous reste qu'une chose à faire : interroger les moines les plus vieux et les plus cultivés. Aucun n'a entendu parler de quoi que ce soit ressemblant au manuscrit que nous cherchons ou à l'histoire qui s'y rattache. Toujours consciencieux, Huldar fait établir un document scellé et signé des chefs de Hemis niant toute connaissance du livre du prophète Issa.

Notre sadhu n'est pas encore satisfait. L'auteur du livre bengalais qu'il possède assure que la découverte de cet extraordinaire manuscrit de Hemis remonte à la fin du siècle passé. Un Russe appelé Notovitch le vit et en donna la traduction dans un livre publié à Paris. En fait, à serrer le texte du Bengalais de près, il apparaît que l'auteur n'a fait qu'apercevoir le manuscrit, et le résumé qu'il en offre est réellement un résumé des données de Notovitch.

Notre intérêt s'aiguille vers ce personnage. Comme les visiteurs européens sont très rares au Ladak, Huldar est persuadé que nous devrions trouver une mention de celui-là dans le journal de notre station missionnaire. D'ailleurs, ajoute-t-il, on fait grand cas de Notovitch dans divers milieux hindouïsants et théosophiques d'Europe, et il serait fort intéressant de posséder une trace de son voyage pour pouvoir mieux apprécier la valeur de ses idées. J'ouvre donc mes gros « livres de bord » avec un soupir : mes prédécesseurs étaient allemands, et leur petite écriture gothique m'est encore plus douloureuse que la cursive tibétaine...

A côté d'incidents se rapportant à ses paroissiens, le directeur du champ missionnaire a noté ceci en 1894 :

« En automne 1887 apparut ici un Russe, Nicolas Notovitch, qui visita aussi le couvent de Hemis près de Leh.

» Ce monsieur vit maintenant à Paris, et a publié en  
» 1893 un assez gros livre, une *Nouvelle Vie de Jésus*. Il  
» prétend s'être gravement blessé le pied près de Hemis  
» durant son voyage, et avoir été transporté au couvent  
» et soigné par les moines. Ceux-ci lui montrèrent une copie  
» en tibétain d'un livre se trouvant à Lhasa : *Vie de Issa* —  
» Issa est le nom musulman de Jésus. D'après ce livre,  
» Jésus aurait voyagé vers l'Est comme jeune homme, et  
» étudié le brahmanisme en Inde et le bouddhisme au  
» Tibet. Il serait alors retourné en Palestine à l'âge adulte  
» et y aurait présenté ces enseignements reçus comme une  
» sagesse divine. Dans l'ensemble les Juifs l'auraient vénéré  
» profondément, mais Pilate l'aurait enfermé et crucifié.  
» Craignant une émeute autour du tombeau de Jésus, Pilate  
» aurait transporté le corps en secret dans une autre tombe,  
» acte d'où est née la légende de la résurrection du Crucifié.  
» Notovitch assure avoir, avec l'aide des moines, traduit cette  
» vie du Christ écrite en tibétain, quoiqu'il ne comprenne  
» pas le tibétain et n'ait certainement pas pu converser avec  
» les lama de façon étendue en urdu non plus. Le but de  
» ce nouvel évangile est clair : l'auteur veut remplir la  
» période entre la douzième et la trentième année de la  
» vie de Jésus, et rattacher les enseignements divins du  
» Christ à la sagesse des brahmanes et du Buddha.

» Mais pour la sauvegarde de la vérité nous avons été  
» obligés de nous opposer publiquement à l'auteur après des  
» recherches approfondies. Car l'enseignement du Christ  
» n'est pas un plagiat. Bien au contraire c'est toute cette  
» nouvelle histoire et tout le livre qui ne sont rien d'autre  
» que tissu de mensonge et aberration. M. Notovitch est  
» furieux de nos déclarations et les traite de calomnie due  
» à une jalousie mesquine. Mais Frère Weber a en main  
» un document écrit et officiel dans lequel le chef du  
» couvent affirme qu'aucun Européen n'a été soigné dans le

» couvent, et que sa bibliothèque ne possède ni n'a jamais possédé aucun livre au sujet de Issa ou Jésus. »

Nous avons voulu étudier la valeur d'une tradition. Il n'y avait pas de tradition. Pas de livre. Voilà jusqu'où va la malhonnêteté de ceux qui veulent abaisser le Christ au rang de disciple du Buddha.

Fort de ce qu'il a appris, Huldar reprend la route de l'Inde. Peut-être va-t-il prendre la parole, la plume aussi, pour exposer le résultat de ses recherches.

Et voilà que s'éloigne l'étrange figure de ce sadhu chrétien, à la fois humble et tyrannique, possesseur d'une plume-réservoir de luxe, mais démuné de chaussures, détaché des attraits de ce monde, mais qui se donnait l'autre jour un furtif coup de peigne avant d'entrer à l'église. Il ne m'a pas fait vivre un intermède amusant, ni fourni une occasion imprévue de dépouiller des piles de vieux manuscrits. Il m'a mis au cœur de ce conflit de première grandeur : le syncrétisme. La tentative est aussi vieille que le brassage des civilisations et les querelles de religions : les Romains ont juxtaposé les dieux étrusques et le panthéon grec ; les gnostiques ont mélangé l'Évangile avec les Mystères ; en Inde les Sikh ont voulu unir l'Islam féroce monothéiste et l'hindouisme millionnaire en dieux ; aujourd'hui en Orient comme en Occident on se pose la question de la valeur relative des grandes religions et de leurs expressions dans la société européenne et dans la sagesse traditionnelle asiatique.

Soulever de grandes idées de salon pour ou contre le syncrétisme est une chose. Y vivre en est une autre. Notre sadhu Huldar a choisi de jouer la partie la plus serrée, la plus subtile. Il est chrétien, et s'oppose à qui veut aligner le Christ sur les valeurs et les idéaux humains ; il n'épargne

ni temps ni peine pour montrer que Jésus est unique. Mais il est indien ; il ne se détourne pas de la tradition et de la spiritualité de son pays. Au contraire il les vit et les vivifie. Il veut exprimer les plus hautes valeurs de l'Inde, en préserver toute la culture et le génie. Il veut y incarner sa foi.

Escalade sur une arête. Ces habits et cette barbe de sadhu, ce goût de l'ascétisme et du pèlerinage, risquent de créer une équivoque et de faire croire aux hindous qu'on veut les duper.

Ils risquent aussi de susciter l'incompréhension et le refus chez les chrétiens de tradition occidentale qui à leur tour crieront : « Casse-cou, syncrétisme ! » Jusqu'à quel point faut-il essayer d'assimiler les traditions de l'Orient, nées dans cette société indienne — ou tibétaine — profondément marquée de religions ~~inacceptables~~ ?

La personne de Huldar est comme le symbole de ce face-à-face. Au carrefour des sociétés, au carrefour des religions, il œuvre avec tous les moyens qu'il possède : les sandales du pèlerin et le stylo de l'enquêteur, la méditation du reclus et la passion du prédicateur.

Alors que nous avons tendance à opposer en une alternative une culture chrétienne occidentale à une sagesse de vivre orientale, il a choisi d'être pleinement chrétien et de rester pleinement oriental.

A qui voudrait approfondir ces problèmes, on peut recommander les livres suivants :

E. D. Soper : *The inevitable choice, Vedanta philosophy or Christian Gospel.*

H. von Schweinitz : *Buddhismus und Christentum.*

F. Weinrich : *Die Liebe in Buddhismus und Christentum.*